



Réception de Paul Gorceix

DISCOURS DE ROLAND BEYEN
A LA SEANCE PUBLIQUE DU 24 JANVIER 2004

Mesdames, Messieurs,

Mes consœurs, mes confrères et moi avons espéré jusqu'au dernier moment que Paul Gorceix serait suffisamment rétabli pour être parmi nous aujourd'hui. Comme je pouvais difficilement rédiger un discours pour le cas où il serait présent et un autre discours pour le cas où il serait toujours malade à Pujols, près de Bordeaux, je vais faire comme s'il était assis ici à côté de moi, à la place de Raymond Trousson. J'éprouve d'autant moins de difficultés à m'imaginer qu'il est ici, que toute son œuvre met l'accent sur l'imaginaire en littérature, que je sais qu'il est ici en pensée et qu'il est ici par sa moitié, Madame Andrée Gorceix, son épouse très chère, sa secrétaire, sa collaboratrice, qui a vécu avec lui tout ce que je vais vous apprendre, tout ce que je vais lui apprendre. Je lis donc mon discours.

Monsieur,

Autant je suis heureux de l'honneur que j'ai de vous accueillir dans notre compagnie, autant je suis embarrassé par le genre même du discours de réception, qui m'oblige à vous appeler « Monsieur », mon cher Paul, et de vous apprendre sur vous des choses que tu m'as apprises dans tes livres, dans tes lettres et, surtout, au restaurant, car tu aimes beaucoup la cuisine belge et le vin français tel qu'il est servi à Bruxelles. C'est un peu grâce à ce vin que tu m'as révélé sur vous un certain nombre de faits biographiques que je n'avais pas rencontrés dans votre œuvre imposante, que je pratique pourtant depuis des années et dont j'ai souvent parlé à

mes étudiants avant que l'université ne me mette à la porte pour cause de vieillesse. N'attribuez pas à cette vieillesse ni à un accès de pédanterie pédagogique ce que je vais vous apprendre sur vous. Ne m'accusez pas non plus de plagiat si, contrairement à mon habitude, je vous cite parfois sans le dire explicitement. Par le fait que j'essaie de me plier au cérémonial du discours de réception, les paroles que je vais vous adresser ne sont pas ce que j'ai fait de plus scientifique, mais elles sont sincères et, j'espère, exactes, bien que j'aie à peine trouvé le temps de les soumettre, ayant consacré beaucoup de temps à lire et à relire passionnément une grande partie de votre œuvre considérable et la plupart des textes d'auteurs français de Belgique que vous avez édités et si judicieusement commentés.

Vous êtes Jovinien, Monsieur, né à Joigny en Bourgogne, le 26 octobre 1930, Berrichon par votre mère, Limousin par votre père. Vous passez votre enfance et votre adolescence à Poitiers, où vous faites vos études secondaires et où vous entamez en 1947 des études de langue et de littérature. Dès la seconde année, vous êtes éloigné de l'université, touché par la tuberculose, comme beaucoup de jeunes gens de votre génération à la suite des privations de la guerre. Pendant ces deux années, que vous passez au lit dix-huit heures par jour, les livres sont votre seul compagnon, plus particulièrement *L'Âme romantique et le rêve* d'Albert Béguin et *De Baudelaire au surréalisme* de Marcel Raymond : « Ce furent, au sens propre du terme, m'écrivez-vous, mes livres de chevet. »

En 1950, votre dernière année de licence, n'y tenant plus et décidé à rompre avec l'enfermement, vous sollicitez, contre l'avis de tous, un assistantat de français en Autriche. Vous êtes envoyé à Vienne, ville qui vous émerveille par sa somptueuse architecture, pas trop touchée par la guerre. L'année est partagée entre le lycée, l'*Akademisches Gymnasium*, l'établissement d'enseignement le plus célèbre de la ville, et l'université, où vous avez la chance d'assister aux cours de Josef Nadler sur la sociologie ethnique de la littérature. En juin, vous obtenez à Poitiers la licence ès lettres, mais vous n'avez nullement envie de rentrer en France. Vous avez goûté l'ailleurs. Vous partez pour l'Allemagne comme assistant de français à la ville d'Offenbach, tout près de Francfort et de son université. Là, c'est la désolation, tout est en ruines. Vous finissez par trouver une chambre sans chauffage chez un ouvrier communiste du cuir, qui vous recueille en quelque sorte, car votre qualité de Français vous ferme les portes. C'est l'année du diplôme

d'études supérieures, qu'on appelle aujourd'hui maîtrise. Comme premier travail de recherches, vous choisissez le *Märchen*, les êtres élémentaires dans le conte de La Motte-Fouqué, l'auteur d'*Ondine*, qui inspira Giraudoux.

Après avoir obtenu le diplôme, vous restez en France pendant deux années, enseignant l'allemand, le français et même la géographie, d'abord à Tours, puis à Le Blanc, petite ville de l'Indre au bord de la Creuse. Vous êtes un peu, écrivez-vous, « la bonne à tout faire ». L'envie de « lever le pied » ne vous lâche pas. Pendant les vacances, vous vous rendez à Paris, au ministère de l'Éducation nationale, où vous confiez à un chef de service votre désir d'aller outre-mer, afin d'être titularisé comme adjoint d'enseignement. Le fonctionnaire vous montre une carte de l'Afrique du Nord, jaunie par le soleil. Sans trop savoir, vous mettez le doigt sur la partie orientale du Maghreb. Vous êtes affecté à la ville de Bône, aujourd'hui Annaba, en Algérie. C'est en 1954, la guerre d'indépendance commence, les premiers instituteurs français sont assassinés. L'année est difficile : vous devez trente-sept heures de présence au Lycée Saint-Augustin, divisées en heures d'enseignement et en heures de surveillance. Tandis que les plages miroitent au soleil, vous préparez avec acharnement le Concours d'aptitude à l'enseignement secondaire. Centralisation française oblige : vous partez en mai dans un train bondé pour Constantine où ont lieu les épreuves écrites. On vous enferme à clef, seul dans une petite salle du lycée, qui surplombe les gorges du Rhumel. Trois mois après, le jury parisien vous déclare admissible. Vous devez vous rendre à Paris pour les épreuves orales. Vous faites le voyage, que l'éducation nationale ne rembourse pas, dans la cale jusqu'à Marseille, avec votre femme. Bien que, dans votre discipline, il n'y ait que vingt postes ouverts pour la France entière, vous êtes reçu et affecté au Centre pédagogique régional de Strasbourg comme professeur stagiaire au Lycée Fustel de Coulanges. À la rentrée de 1956, vous êtes affecté à Hénin-Liétard (aujourd'hui Hénin-Beaumont), dans le Nord, mais vous refusez le poste. Après de multiples démarches au ministère des Affaires étrangères, vous obtenez un poste de professeur de français à l'Institut français de Brême. C'est l'époque de la réconciliation franco-allemande et l'on a besoin de fonctionnaires connaissant l'allemand et qui ont fait des études de lettres. C'est le début d'une carrière de dix-sept ans au service des Affaires étrangères. Vous gagnez Brême sur la moto, avec votre femme. Vous passez quatre ans dans cette

ville, aux trois quarts détruite, mais vous y enseignez dans les salons de la belle résidence patricienne de la Contrescarpe qu'occupe l'Institut. Vous y avez des élèves entre dix-huit et quatre-vingt-cinq ans, une majorité de vieilles dames, anciennes enseignantes pour la plupart, passionnées de langue et de littérature françaises, dont elles ont été privées durant des années. L'enseignement est fort agréable. Vos élèves sont avides de cinéma, de théâtre et de conférences, de tout ce qui concerne la France.

Malgré ce « public idéal », vous désirez compléter votre formation et vous posez en 1960 votre candidature à un lectorat de langue et de littérature françaises dans l'université allemande. À votre grande joie, on vous accepte au Séminaire de romanistique à la Philipps-Universität de Marbourg en Hesse, vénérable cité universitaire au bord de la Lahn, jumelée — coïncidence — avec l'université de Poitiers. À trente ans, vous vous trouvez devant des étudiants souvent aussi âgés que vous. À part la langue, vos romanistes ont souvent une culture bien supérieure à la vôtre. Face à cette situation humiliante, vous décidez de vous inscrire à une thèse de doctorat, d'autant plus que vous êtes bien placé à Marbourg où a été repliée la Staatsbibliothek et que vous comprenez qu'en Allemagne, sans le fameux titre de « Doktor », « on n'est pas grand-chose ». Vous choisissez comme sujet l'œuvre de l'humaniste autrichien Ernst von Feuchtersleben, mort en 1849, médecin psychologue, ancêtre méconnu de la psychanalyse, auteur d'une *Diététique de l'âme*, mais aussi écrivain, poète, homme politique. Vous mettez six ans à réaliser ce travail, car votre tâche à l'université, imposée par les services culturels de l'Ambassade, est écrasante : quinze heures de cours par semaine devant un auditoire de parfois plus de deux cents personnes, à quoi s'ajoute un enseignement pour les professeurs stagiaires de français au Centre pédagogique. En 1967, vous soutenez ce premier doctorat, qui sera publié onze ans plus tard, en 1978, aux P.U.F., sous le titre *Ernst von Feuchtersleben, moraliste et pédagogue (1806-1849). Contribution à l'étude de l'humanisme dans l'Autriche d'avant 1848*. En attendant, ce diplôme vous vaut d'être promu au grade de « Gastprofessor », professeur invité. Toutefois, comme vous visez le doctorat d'État, vous refusez obstinément tous les postes d'administration et de représentation qu'on vous propose. Vous enseignez le français, un sujet de littératures française et comparée s'impose. Votre maître, Jules Bizet, spécialiste de la mystique allemande,

traducteur de *L'Ornement des noces spirituelles* du mystique flamand Ruysbroeck l'Admirable, vous propose de travailler sur les relations de Maeterlinck avec la pensée allemande. Vous vous lancez à corps perdu dans l'entreprise. Six ans plus tard, en 1973, vous soutenez à Poitiers, avec la mention « très honorable », votre doctorat d'État, publié deux ans plus tard aux P.U.F. sous le titre *Les Affinités allemandes dans l'œuvre de Maurice Maeterlinck. Contribution à l'étude du Symbolisme français et du Romantisme allemand*.

Votre destin se scelle en 1973. Par fidélité à votre promoteur Jules Bizet, qui attend un successeur, vous acceptez la chaire de langue et de littérature allemandes à l'Université de Poitiers, où vous obtenez parallèlement l'habilitation à diriger des travaux de maîtrise en littérature française de Belgique, que vous avez découverte à travers Maeterlinck. Vous réussissez ainsi à concilier votre enseignement avec vos recherches. Les dix-sept années que vous passez à Poitiers sont particulièrement dures, car vous ne pouvez vous dérober à de lourdes charges administratives. En 1991, vous êtes nommé professeur à l'Université Michel de Montaigne à Bordeaux, où vous créez comme à Poitiers, mais avec plus de moyens, un enseignement de littérature française de Belgique et où vous fondez, avec la Communauté française de Belgique, une « bibliothèque belge ». Comme au temps de Poitiers, vous êtes envoyé en mission, en Allemagne et au Portugal, pendant plusieurs semestres d'été, pour y faire connaître nos lettres. Vous continuez cette activité après votre éméritat, accordé en 1999, notamment à l'université d'Aveiro au Portugal, où vous continuez à diriger des travaux sur des auteurs belges.

Vous êtes en droit de dire que, depuis 1967, l'année du dépôt du sujet de votre thèse de doctorat d'état sur Maeterlinck, votre engagement pour la littérature française de Belgique a été total. Situation ambiguë, compte tenu de votre formation de germaniste et du fait que l'université française n'apprécie guère ceux qui évoluent entre les disciplines et qu'elle considère la littérature française de Belgique comme partie intégrante de la littérature française. Dans ce contexte, le combat — le mot n'est pas trop fort — que vous menez, seul, pour faire connaître nos lettres et pour faire reconnaître leur spécificité, leur identité, rappelle le comportement de notre ami don Quichotte.

En 1976, votre activité de médiation est couronnée par le prix Strasbourg, qui vous est attribué pour votre thèse sur *Les Affinités allemandes dans l'œuvre de*

Maurice Maeterlinck ainsi que pour vos recherches sur l'historiographie de la littérature allemande, qui aboutirent en 1977 à un « Que sais-je ? » remarquable : *Les grandes étapes de l'histoire littéraire allemande*, réédité en 1997 sous le titre *Histoire littéraire allemande*. À Bruxelles vous est décerné en 1999 le prix du Rayonnement des lettres françaises de Belgique à l'étranger et aujourd'hui, c'est l'Académie royale de langue et de littérature françaises de Belgique qui vous accueille. Plutôt que de m'attarder à raconter votre itinéraire, à la fois brillant et atypique, je préfère consacrer le temps qui me reste à essayer de cerner quelque peu l'esprit de vos recherches.

Vous soulignez à plusieurs reprises que le fait d'appartenir à la génération des étudiants qui sont entrés à l'université dans l'immédiat après-guerre a déterminé votre formation et que celle-ci doit beaucoup à la « critique de la conscience » représentée par les Suisses Marcel Raymond et Albert Béguin. L'École de Genève permit à votre génération d'échapper à l'impérialisme positiviste qui régnait depuis plusieurs décennies sur l'université. Dans un essai consacré à Béguin, vous racontez cette révélation : « J'avais fréquenté l'histoire de la littérature française à travers le manuel austère de Gustave Lanson et celui d'Abry, Audic et Crouzet. Pendant ces années de lycée, notre professeur de français, lansonien convaincu et très friand d'anecdotes biographiques, prenait un réel plaisir à narrer à ses élèves dans le détail la vie des grands auteurs français étudiés. De l'information biographique, on passait à la lecture très rapide de quelques textes. Cette lecture ne dépassait guère la paraphrase. Je dois avouer, pour ma part, qu'il m'était alors parfaitement indifférent de savoir que M^{me} de Warrens avait révélé à Rousseau les plaisirs de l'amour... » C'est dans ce contexte que vous découvrez en 1947 la réédition du grand livre de Béguin, *L'Âme romantique et le rêve*, paru en 1937 sous le titre *Le Rêve chez les romantiques allemands et dans la poésie française moderne*. Pour une génération saturée de titres, de dates et de faits historiques, c'est une révélation. Le romantisme allemand y est évoqué en des termes fascinants. Novalis, Ludwig Tieck et Achim von Arnim s'y rejoignent dans un nouvel espace, celui de l'âme, avec leurs frères français Nerval, Nodier, Mallarmé et Rimbaud. Vous découvrez avec émerveillement les sommets et les abysses de la sensibilité et de l'imaginaire que recèlent les œuvres de ces poètes. Jamais cette approche de la littérature ne quittera votre esprit.

Dans votre thèse de doctorat d'État, vous mettez en évidence, à partir d'une rigoureuse analyse des textes, le rôle capital d'intercesseur qu'a joué Maeterlinck, en 1885-1895, entre le romantisme allemand et le mouvement symboliste français. Vous y démontrez que c'est à sa situation de Gantois, de Flamand de langue et d'éducation françaises au carrefour de l'Europe, que Maeterlinck doit d'être de plain-pied avec l'allemand et l'anglais. Vous citez à ce propos une réflexion du *Cahier bleu* : « Remarquer l'énorme infériorité de ceux de la nouvelle génération latine qui ne sont pas polyglottes. » Maeterlinck est pour vous l'incarnation du médiateur : il traduit successivement, du flamand *L'Ornement des noces spirituelles* de Ruysbroeck, de l'allemand les *Fragments* et *Les Disciples à Saïs* de Novalis, de l'anglais *Annabella* de John Ford et *Macbeth* de Shakespeare. Il traduit ces grands textes pour mieux s'imprégner des œuvres, dont il attend le renouvellement de la littérature de langue française.

Honnête, généreux et modeste comme vous êtes, Monsieur, vous reconnaissez volontiers vos dettes envers vos collègues et vos maîtres. Je me souviens surtout du vibrant hommage que vous avez rendu à Joseph Hanse, mon maître, dans *l'Album de souvenirs* que nous lui avons consacré en 2002, à l'occasion du centenaire de sa naissance. Vous y citez la phrase par laquelle il résume en 1962 *De Ruysbroeck aux Serres chaudes*, la grande étude où il prouve que Maeterlinck découvrit Ruysbroeck avant la fin de 1885 et que cette découverte fut capitale pour l'orientation de son œuvre littéraire. Vous ajoutez généreusement : « Ce constat que Joseph Hanse avait dressé en 1962, après de minutieux travaux d'exégèse, a décidé du choix de ma thèse d'état sur les affinités germaniques dans l'œuvre de Maurice Maeterlinck et des recherches que je poursuis encore aujourd'hui, plus de trois décennies après, sur le plus grand des écrivains belges de langue française. »

Dans votre thèse, vous approfondissez admirablement l'influence de la germanité sur Maeterlinck. Le fait que la lecture de Ruysbroeck et la traduction de *L'Ornement des noces spirituelles* se situent au seuil de sa création vous engage à étudier le symbolisme de *Serres chaudes* et du premier théâtre dans le contexte belgo-flamand. Vous montrez qu'il est non seulement différent du symbolisme franco-français, de Mallarmé en particulier, que Maeterlinck ne récuse pas, mais qu'il est élaboré dans le contexte d'une certaine opposition à la latinité et au classicisme français, dans lesquels Maeterlinck ne se reconnaît pas. Vous

développez l'idée que le symbolisme de Maeterlinck, à travers la référence fondamentale à la mystique de Ruysbroeck, est en fait un véritable retour aux sources. Vous vous appuyez pour cela sur l'aveu que le traducteur de *L'Ornement des noces spirituelles* fait dans son introduction : « Il est heureux que nous ayons eu un tel homme ; et depuis que je l'ai vu, notre art ne me semble plus suspendu dans le vide. Il nous a donné des racines. » Vous soulignez que Maeterlinck ajoute même à propos du grand mystique, qu'il appelle son « ancêtre flamand » : « En toutes ses œuvres, il est hanté par cette évidence de l'universel symbolisme. » Ainsi disposez-vous des preuves de la relation directe entre le mystique flamand et sa vision symboliste de l'univers. Une autre déclaration de Maeterlinck confirme à vos yeux la relation entre la pensée de Ruysbroeck et le symbolisme universel : « Il [Ruysbroeck] semble affirmer que tout ce que nous voyons n'est pas là *pour son propre compte*, et que la *matière n'existe que spirituellement*. » « La passerelle était là, concluez-vous. Elle permettait d'aller de la pensée du mystique médiéval au mouvement symboliste. Cette rencontre avec Ruysbroeck conditionne la nature du symbolisme de Maeterlinck et au-delà le symbolisme tel que les écrivains belges l'ont conçu à partir de ses origines qui remontent à la mystique — les Albert Mockel, Charles Van Lerberghe, Max Elskamp et Georges Rodenbach. De l'abîme de l'âme, le *Seelengrund* de la mystique rhéno-flamande, le Gantois qui cherchait alors sa voie, a fait la substance de sa méditation et, partant, de sa dramaturgie. Qu'est-ce à dire ? La nuit, le rêve, le silence, la mort, ces idées-forces de l'expérience mystique qui perdront bientôt leur caractère essentiellement religieux deviennent les thèmes de son théâtre statique et fournissent au dramaturge les thèmes de sa réflexion philosophique en leur donnant un climat de forte densité spirituelle. S'ajoute que Maeterlinck va garder de l'attitude mystique les moyens d'expression. En ce sens, Ruysbroeck a été un révélateur pour son écriture. Sa prose lui a permis d'entrevoir l'arrière-plan insoupçonné des mots quotidiens, la puissance suggestive du non-dit et de l'écriture discontinue, en face des insuffisances du langage rhétorique français qu'il voit incarné par les classiques, Boileau et Racine. Le mystique lui a appris que les images, métaphores et symboles étaient les seuls moyens d'approcher, par analogie, l'invisible qui se dérobe toujours à l'expression directe. »

À travers la traduction des *Disciples à Saïs* et des *Fragments*, Novalis fut, pour Maeterlinck, le facteur déterminant, qui contribua, après Ruysbroeck, à l'élaboration du symbolisme maeterlinckien. Le grand romantique allemand a conforté Maeterlinck dans sa conception d'une poétique fondée sur l'analogie — votre mot-clef — du visible et de l'invisible, sur la correspondance du microcosme et du macrocosme mise en œuvre autour de 1800, près d'un siècle auparavant, par l'*Athenäum*. C'est ce que vous expliquez dans votre édition de la traduction des *Fragments*, parue chez Corti en 1992 et rééditée tout récemment, en 2003. Dans votre copieuse postface, vous prouvez que ces textes marquent une étape dans l'évolution de la pensée de Maeterlinck et qu'ils constituent un document essentiel pour la poétique symboliste. En effet, l'introduction de Maeterlinck apporte un complément indispensable au *Trésor des humbles*. Vous constatez qu'on retrouve dans ces commentaires tous les points forts de son esthétique. Lorsque Maeterlinck écrit que Novalis « règne au pays des hypothèses et des incertitudes, [...] là où la puissance de l'homme devient hésitante » et qu'il tourne en cercle « les yeux bandés dans le désert », il prend la juste mesure de ce que Novalis apporte à la poétique moderne : la priorité accordée au moi profond et à l'inconscient, le constat d'insuffisance du langage et la hantise de l'incommunicable ; l'esthétique de l'indéfini et l'importance primordiale accordée à l'image et à l'analogie. Votre postface très fouillée éclaire excellemment ces interférences multiples et montre comment Novalis a permis à Maeterlinck de tracer la courbe de sa propre pensée, tout en constituant un garant de son écriture. Votre lecture est toute de sympathie, voire d'adhésion, comme celle de vos maîtres Marcel Raymond et Albert Béguin.

Votre thèse sur Maeterlinck provoqua chez vous une prise de conscience. « Je décidai alors, racontez-vous, de me consacrer à cette littérature injustement traitée et de me battre pour la faire connaître dans mon enseignement et par mes publications. Ce n'était pas chose facile — notamment en France où les maisons d'édition ne voulaient rien risquer. À partir de là, dès le début des années soixante-dix, mon itinéraire s'est confondu avec le combat de mes publications. » Je ne peux signaler ici que les plus importantes de ces publications car votre bibliographie est impressionnante : 25 livres, plus de 100 articles et 20 recensions concernant les lettres françaises de Belgique ; 2 livres, 10 articles et 30 recensions concernant les

littératures germanique et comparée. Je me limite aux livres que je connais le mieux pour les avoir utilisés pendant mes cours sur les lettres françaises de Belgique.

En 1982, vous publiez aux éditions Carl Winter à Heidelberg *Le Symbolisme en Belgique*, où vous étudiez à travers des explications de textes les œuvres de Maeterlinck, Rodenbach, Van Lerberghe, Verhaeren, Elskamp, et vous êtes un des premiers à consacrer, après Michel Otten, un essai à la notion de symbole chez Albert Mockel, le théoricien du symbolisme belge, et chez Maeterlinck, lesquels introduisent dans la création littéraire les apports de l'inconscient, bien avant les surréalistes.

Un an plus tard, en 1983, vous réussissez à convaincre les éditions Gallimard d'intégrer *Serres chaudes*, *Quinze Chansons* et *La Princesse Maleine* dans la prestigieuse collection « Poésie ». C'est une grande victoire, étant donné l'indifférence de l'édition française à l'égard de Maeterlinck. Le volume est réédité en 1995.

Deux ans plus tard, en 1997, vous éditez dans la même collection « Poésie » *La Chanson de la rue Saint-Paul et autres poèmes* de Max Elskamp, que vous avez déjà présenté en 1987 dans la collection « Espace Nord » des éditions Labor. Vous percevez chez Elskamp un réalisme très flamand, ancré dans la vie quotidienne et familière, mais aussi et surtout une soif de transcendance. Aux yeux d'Elskamp, « la contemplation du monde sensible est toujours liée au moi qui se cherche, à la nostalgie d'absolu ». L'apparente simplicité n'est chez lui rien d'autre qu'une invitation à passer de l'autre côté du miroir, au pays de l'étrangeté, de l'angoisse et du rêve.

Je ne m'attarde pas au petit livre, pourtant très intéressant, que vous avez publié chez Minard en 1992 sous le titre *Réalités flamandes et symbolisme fantastique*. Bruges-la-Morte (1891) et Le Carillonneur (1897) de Georges Rodenbach. Je ne m'arrête pas non plus à vos recherches sur la critique littéraire de Franz Hellens et à votre édition, sous le titre *Un balcon sur l'Europe*, de ses textes critiques les plus importants. Je préfère attirer l'attention de nos auditeurs sur les grandes anthologies, très belles et très utiles, que vous avez publiées récemment aux éditions Complexe, dirigées par André Versaille. En moins de trois ans, vous avez mis à notre disposition la plupart des textes fondateurs des lettres françaises

de Belgique, situés dans leur contexte et commentés judicieusement de manière à en faciliter l'accès et en éclairer les traits originaux.

En 1997 parut — dédié « à Andrée », c'est-à-dire à votre épouse, votre secrétaire et collaboratrice — *La Belgique fin de siècle. Romans - Nouvelles - Théâtre*, un volume de 1.160 pages réunissant *La Vie belge* et *Un mâle* de Camille Lemonnier et *La Nouvelle Carthage* de Georges Eekhoud, deux naturalistes belges qui vous passionnent d'autant plus que vous relevez chez eux des tonalités particulières, un esprit et une écriture qui les distinguent de leurs prétendus homologues français. Suit la génération de 1880 qui incarne, à travers le symbolisme, la naissance de la littérature française de Belgique dans une explosion de jeunesse et de liberté. Elle est représentée par *L'Intruse*, *Les Aveugles*, *Pelléas et Mélisande* et *Le Trésor des humbles* de Maeterlinck, *Bruges-la-Morte* de Rodenbach, des extraits d'*Impressions* de Verhaeren (la plupart des poèmes en prose) et trois *Contes hors du temps* de Van Lerberghe.

Un an plus tard, en 1998, paraît le second tome (654 pages), intitulé *Fin de siècle et Symbolisme en Belgique. Œuvres poétiques*. Il est réservé aux poètes qui jouèrent un rôle de fer de lance dans la prodigieuse période qui fit de Bruxelles vers 1900 un carrefour obligé de l'Europe. « Seule, peut lui être comparée, à la même époque Vienne », écrivez-vous. Il y a, dans cette anthologie, des extraits de *Rimes de joie* de Théodore Hannon et de *La Nuit* d'Iwan Gilkin, qui préparent le terrain aux grands symbolistes, représentés par *Serres chaudes* et *Quinze chansons* de Maeterlinck, par de larges extraits des principaux recueils de Verhaeren, Rodenbach, Van Lerberghe et Elskamp et par des fragments des *Propos de littérature* d'Albert Mockel, le théoricien qui assure la liaison entre les symbolistes belges et français, notamment Mallarmé. Vous affirmez à propos de ces jeunes, passionnés de littérature et avides de la reconnaissance de leur identité : « L'ancrage dans leur culture autochtone, dont ils retrouvent l'originalité et les virtualités créatrices, joue pour ces poètes le rôle de contrepoids à l'influence envahissante de la France et de Paris, dont ils ne se sentent nullement tributaires. »

J'ai à peine terminé de savourer la lecture de vos deux volumes anthologiques sur les prosateurs et les poètes fin de siècle, que je découvre, pendant l'été 1999, dans la même « Bibliothèque Complexe » d'André Versaille, un coffret contenant

trois volumes d'environ 700 pages consacrés à la réédition, « établie et présentée par Paul Gorceix », d'une très large partie de l'œuvre de Maeterlinck. Le premier de ces volumes, sous-titré *Le Réveil de l'âme. Poésie et essais*, contient, outre *Serres chaudes* et *Quinze Chansons*, des extraits de *La Sagesse et la Destinée* de 1898 et des principaux essais jusqu'à *L'Autre Monde ou le Cadran stellaire* de 1942, les textes capitaux sur Ruysbroeck et sur Novalis, le texte complet de *L'Araignée de verre*, le dernier mais le moins connu des livres de nature, une vingtaine de textes sur le théâtre et, enfin, un choix très original de notes, aphorismes, pensées, préfaces, interviews et comptes rendus qui éclairent tout l'œuvre de l'écrivain, « dès lors qu'elle est liée à l'interrogation permanente du penseur sur le mystère de l'existence », et dont vous dégagez « la ligne de force » comme suit : « l'interprétation mystique du réel vu dans l'identité absolue de l'Esprit en nous et de la Nature en dehors de nous. » Les volumes II et III de votre anthologie contiennent « le choix le plus complet des pièces de Maeterlinck qui ait jamais été publié — de *La Princesse Maleine* (1889) à *La Princesse Isabelle* (1935) ». Chacune de ces 18 pièces est précédée d'une présentation extrêmement utile. Le tout est précédé d'un passionnant *Essai sur le théâtre de Maeterlinck*, dont je voudrais lire la conclusion (p. 70) : « S'il s'en est pris avec tant de virulence à la tragédie classique française, c'est parce qu'il l'a jugée précisément trop anthropocentrique, en ce sens qu'elle sépare l'homme du cosmos et des forces inconnues qui l'entourent. Sous l'habit du grand bourgeois sédentaire se cache en fait un contestataire, un aventurier du monde intérieur, un visionnaire du dedans qui, sur les ruines de la tragédie classique, a ouvert la voie à une autre écriture. » Votre grand mérite est d'avoir montré, documents à l'appui, les deux pôles entre lesquels se situe le symbolisme français : Mallarmé et Maeterlinck. Tout en dressant à Maeterlinck le monument qu'il mérite, vous le rapprochez de nous, de notre questionnement, de notre modernité.

Contrairement à ce qu'on pourrait penser, vous n'en avez pas fini de Maeterlinck. À peine aviez-vous terminé votre belle anthologie, que vous vous êtes attelé, sur les encouragements de Jean Tordeur, d'André Goosse et de Raymond Trousson, à un travail de synthèse, *Maurice Maeterlinck. L'arpenteur de l'invisible*, qui sera publié dans quelques mois par notre académie. Je n'ai pas encore lu votre manuscrit (807 pages dactylographiées), mais je suis persuadé qu'il

est magistral, car vous possédez le sens de la synthèse. En relisant l'essentiel de votre œuvre magnifique, j'ai constamment eu l'occasion d'admirer ce don. Je pense à vos nombreux articles et essais, préfaces et postfaces. Je pense aux « présentations » de votre récente anthologie de la critique littéraire de Verhaeren (2002), trois volumes de la belle collection « Le regard littéraire » d'André Versaille : *Racine et le classicisme*, *Hugo et le romantisme*, *De Baudelaire à Mallarmé*. Je pense à votre vertigineuse synthèse de l'histoire littéraire allemande de 1977 dans la collection « Que sais-je ? », mise à jour et rééditée en 1997. Je pense surtout au petit volume si précieux que vous avez publié en 2000 dans la collection « Réseau » des éditions Ellipses. Il s'agit d'un petit livre d'introduction (140 pages) à l'usage de l'enseignement secondaire, intitulé *Littérature francophone de Belgique et de Suisse*. Je ne suis pas qualifié pour juger la partie consacrée à « La littérature de Suisse romande », mais je voudrais avoir publié celle que vous dédiez à « La littérature française de Belgique jusqu'aux années 1980 ». Il va de soi que votre choix est discutable, mais vous n'oubliez rien d'essentiel, et vous réussissez brillamment à réaliser votre objectif qui est « d'éveiller l'intérêt du lecteur pour une littérature de langue française existant en dehors de l'Hexagone, qui a su s'affirmer par rapport à l'hégémonie culturelle de la France, tout en poursuivant, sans rupture, le dialogue avec elle ».

Je voudrais, pour finir, ajouter un mot sur votre réédition, en janvier 2002, dans notre collection « Histoire littéraire », de *La Belgique littéraire* du symboliste Remy de Gourmont, suivie d'extraits de son *Livre des masques* et de ses *Promenades littéraires*. Je voudrais en dire un mot parce que, une fois de plus, vous sauvez là de l'oubli des textes particulièrement intéressants et parce que je vous considère un peu comme un nouveau Gourmont, dans la mesure où, comme lui, vous faites tout pour faire connaître en France les lettres françaises de Belgique et dans la mesure où votre méthode rappelle la sienne. Ce que vous écrivez sur lui dans votre introduction — reprise tout récemment dans le *Cahier de l'Herne* consacré à Gourmont — me semble s'appliquer également à vous. Je voudrais citer quelques phrases cueillies dans ce beau texte : « À n'en pas douter, l'auteur de *La Sixtine* était l'exégète privilégié pour comprendre et interpréter, de l'intérieur, les œuvres des écrivains français de Belgique. C'est que pour lui, la rencontre avec l'œuvre littéraire n'a jamais cessé d'être avant tout une expérience personnelle, où se

conjuguent l'érudition littéraire et l'intuition, la réceptivité et la pertinence critique, laquelle est toujours dominée par la sympathie. Il faut savoir gré à Remy de Gourmont d'avoir mis sa solide expérience, sa culture littéraire et sa finesse de critique au service de la littérature française de Belgique qu'il s'est employé à faire connaître à ses compatriotes dans un élan émouvant d'entraide. [...] Actuellement où à l'étranger l'identité des Lettres Françaises de Belgique est sur la voie de la reconnaissance, il nous a semblé justice de rappeler le rôle d'intercesseur et de courageux pionnier qu'a joué le Français Remy de Gourmont. » Tout ce que vous écrivez là s'applique également à Paul Gorceix. Il est vrai que certaines personnes timides et/ou trop discrètes parlent le mieux d'elles-mêmes lorsqu'elles parlent d'autrui.

Il est grand temps, Monsieur, cher confrère, très cher ami, que je termine ma synthèse de votre parcours et de vos recherches, et que je vous donne la parole pour vous entendre faire l'éloge de votre prédécesseur, Jean Rousset. Je voudrais seulement répéter combien notre Académie est heureuse de vous accueillir. Depuis qu'elle vous a élu, le 11 janvier 2003, dans l'enthousiasme et à l'unanimité, vous avez assisté et pris la parole à presque toutes nos séances mensuelles, malgré la distance, malgré vos graves ennuis de santé. Nous espérons vivement que celle-ci se rétablira complètement, car vous avez encore beaucoup de choses à nous apprendre.

Copyright © 2004 Académie royale de langue et de littérature françaises de Belgique. Tous droits réservés.

Pour citer ce discours :

Roland Beyen, *Réception de Paul Gorceix. Séance publique du 24 janvier 2004* [en ligne], Bruxelles, Académie royale de langue et de littérature françaises de Belgique, 2004. Disponible sur :

< www.arllfb.be >